

Extrait du Rhuthmos

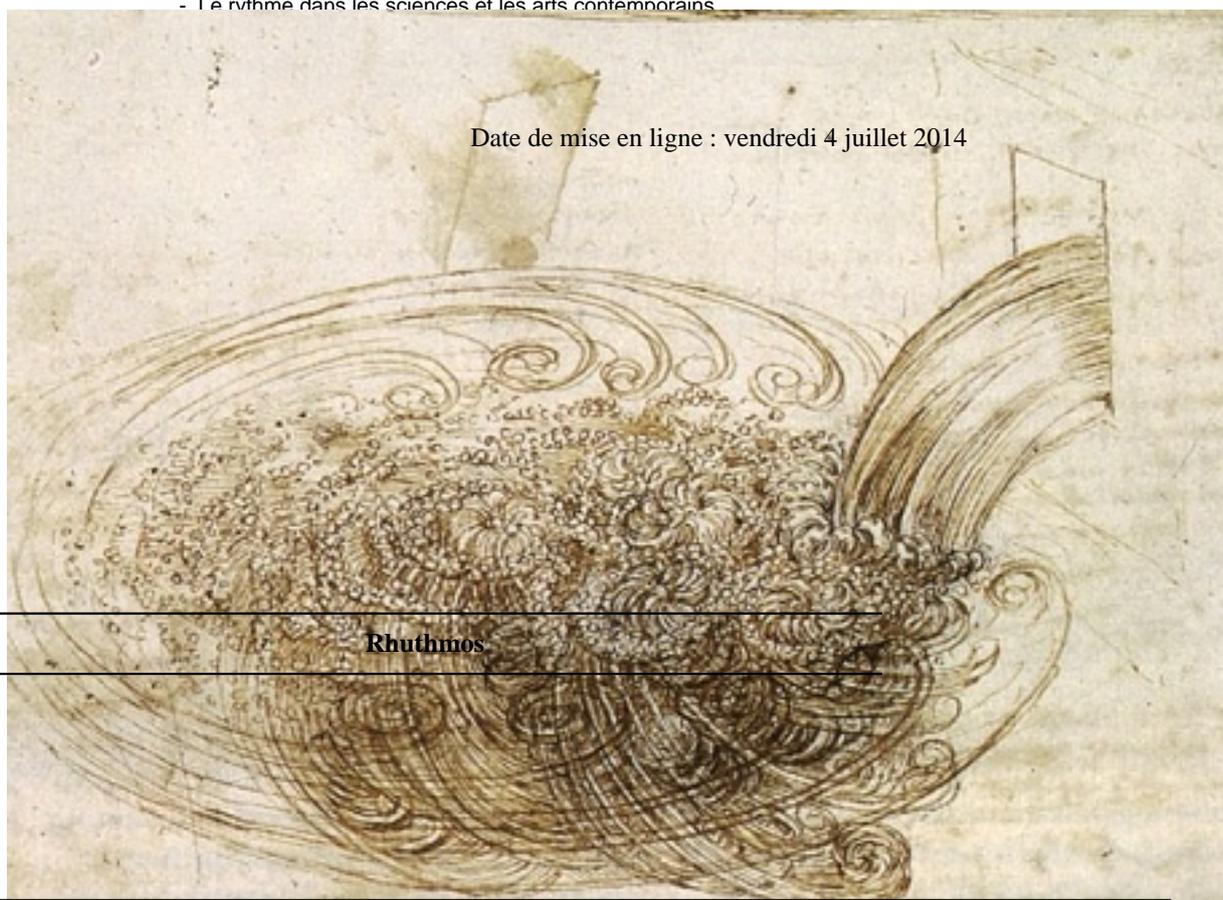
<http://www.rhuthmos.eu/spip.php?article1236>

Vers une autre raison rythmologique ? - Les rythmes du moi

- Recherches

- Le rythme dans les sciences et les arts contemporains

Date de mise en ligne : vendredi 4 juillet 2014



Rhuthmos

Ce texte est la suite d'une réflexion présentée [ici](#).

Le deuxième apport rythmologique du *Rêve de d'Alembert* concerne la théorie du moi. Depuis le XVII^e siècle, en particulier depuis Descartes, celui-ci joue dans la conception des processus d'individuation des êtres humains le rôle formel et unificateur que jouait l'âme dans la tradition. Comme il vient de le faire pour le vivant, Diderot en propose un modèle purement matérialiste tendu entre deux pôles, mais nous allons voir que sa présentation est à la fois plus complexe et plus précise que la précédente [1].

La question du moi est introduite par Mlle de Lespinasse, qui présente en termes naïfs mais pas moins justes la thèse cartésienne [2]. Bordeu souligne immédiatement la difficulté que cette thèse soulève pour les matérialistes, dans des termes analogues à ceux utilisés précédemment par d'Alembert au sujet de l'unité de l'être vivant : l'unité du moi n'est guère contestable, or la question de savoir comment on passe des moi moléculaires au moi de l'animal lui-même reste entière [3].

Pour y répondre, Mlle de Lespinasse tente tout d'abord de s'appuyer sur la théorie de la production du continu par simple contiguïté et accord des sensibilités [4]. Mais, comme cette théorie concerne le niveau moléculaire, Bordeu lui fait indirectement remarquer qu'on ne peut l'appliquer telle quelle au niveau des organes ou des membres du corps et que c'est de toute façon autre chose qui « sait » quand et où elle souffre. C'est pourquoi, ayant pris conscience de sa confusion, elle attribue alors l'unité de son moi à sa « tête » [5]. Tout bien considéré, le moi semble résider dans le cerveau, qui apparaît comme une espèce d'« araignée » située au centre de la « toile » des fibres nerveuses [6].

Avec cette solution, on semble accéder à l'explication matérialiste de l'existence du moi recherchée. Pourtant celle-ci ne satisfait pas Bordeu : d'une part, elle ne répond pas à la question qui était posée sur le plan moléculaire ; de l'autre, en se fondant sur le couple du corps et du cerveau, elle tend à rétablir sous une autre forme le dualisme de l'âme et du corps. C'est pourquoi il ajoute que ce n'est pas tant le cerveau lui-même, isolé du reste, que « le rapport constant, invariable de toutes les impressions à cette origine commune qui constitue l'unité de l'animal » [7]. Autrement dit, cette unité tient moins à l'organe qui semble dominer le réseau nerveux qu'à la circulation permanente des « sensations », mais aussi il le dira plus tard des « commandements » [8], entre centre et périphéries, c'est-à-dire à son *activité globale* ou encore, en termes contemporains, à son *fonctionnement d'ensemble*. Mlle de Lespinasse, complétant ce que vient d'avancer Bordeu, fait alors remarquer que ce principe d'unité s'appuie lui-même sur une capacité de *mémoire qui enregistre les expériences passées* et « fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi » [9]. Et Bordeu de conclure en attribuant finalement la pensée à *la comparaison des sensations* permise par cette mémoire dont Mlle de Lespinasse vient si justement de rappeler le rôle déterminant [10].

Les protagonistes du dialogue arrivent ainsi à établir un premier modèle d'individuation matérialiste des êtres humains : le moi ne dépend en rien d'une âme, d'une substance immatérielle, il est l'effet du fonctionnement d'un réseau matériel et vivant, à la fois hiérarchisé, centralisé et distribué, qui sert de support simultanément aux sensations, à la mémoire de ces sensations et à leur confrontation sous la forme de la pensée et du raisonnement.

Toutefois l'explication moléculaire attendue reste toujours absente. C'est pourquoi la discussion reprend, à l'initiative cette fois de d'Alembert, qui vient de se réveiller et la remet sur les rails des considérations élémentaires : s'il est vrai que l'unité et la continuité du moi repose sur celles du réseau centralisé et distribué qui innerve le corps, comment se fait-il qu'un individu reste lui-même en dépit du remplacement périodique de toutes ses molécules [11] ?

Pressé de répondre, Bordeu pense tout d'abord à la thèse développée précédemment concernant le rôle de la mémoire, mais il se rend immédiatement compte qu'un tel argument de type physiologique et global ne répond pas

non plus à la question. C'est pourquoi il ajoute dans le même souffle que la durée du moi est également liée à la simple « lenteur des vicissitudes », c'est-à-dire du processus de remplacement incessant des molécules [12]. Si nous nous plaçons au niveau des constituants infimes de la matière, il est vrai que nous observons des transformations permanentes mais, dans la mesure où ces transformations sont graduelles, nous ne nous voyons pas changer et ce n'est qu'en revenant sur des époques très lointaines, en particulier l'enfance, que nous nous apercevons des modifications que nous avons traversées [13]. La question de d'Alembert est donc justifiée : l'unité du moi n'est qu'un effet, en partie illusoire, cachant une dérive générale, mais à cela il faut ajouter que cette dérive est la plupart du temps beaucoup trop lente pour être remarquée.

Reste une double difficulté : non seulement ce nouvel argument ne repose que sur une appréciation subjective, en quelque sorte extérieure au phénomène à expliquer, mais il présuppose en fait ce qui est à expliquer - le moi. Mlle de Lespinasse reprend alors la proposition de Bordeu tout en l'orientant vers la réalité des choses. Si le changement n'est pas trop rapide, on ne se voit pas changer, mais surtout la substitution des molécules se fait sans que l'ensemble ne perde son « esprit de corps » [14]. De même que l'arrivée d'un nouveau moine ne bouleverse pas l'esprit d'un monastère parce qu'il « trouve une centaine de vieux qui l'entraînent à penser et à sentir comme eux », de même que lorsqu'« une abeille s'en va, il en succède dans la grappe une autre qui se met bientôt au courant » [15], de même le remplacement incessant des molécules composant le corps ne change pas son identité. L'harmonisation continue des molécules entrantes, qui s'accordent au fur et à mesure avec celles qui sont déjà dans l'organisme, assure à celui-ci une certaine continuité dans le temps.

Comme dans le cas des êtres vivants, Diderot aborde ainsi le problème de l'unité du moi de deux points de vue complémentaires : le point de vue global et physiologique d'une part, le point de vue moléculaire, de l'autre. Le moi émane de l'ensemble des rapports entre centre et périphérie, la mémoire permet de l'unifier dans le temps et chaque molécule assimilée s'harmonise à celles qui se trouvent déjà là suivant un « esprit de corps », qui correspond au niveau élémentaire aux « tendances » qui guident l'animal au niveau global. Toutefois, si on en restait là, on pourrait s'attendre à l'existence d'une forte continuité du moi, or ce n'est évidemment pas le cas. Cette théorie n'explique pas pourquoi notre corps et donc notre moi changent malgré tout, que cela soit de manière extrêmement lente, comme un bateau à la dérive, ou de manière plus brusque, ainsi qu'on le constate empiriquement tous les jours. C'est pourquoi Diderot entrelace avec ce premier fil un second, qui vient régulièrement le croiser et relancer le débat. Tout en faisant émerger les principes fondamentaux, globaux et moléculaires, de « permanence » du moi, les interlocuteurs ne cessent de s'interroger sur ses « vicissitudes ».

Bordeu, le premier, signale les interruptions subites dont le moi est parfois affecté [16]. Il en donne comme exemple le cas rapporté par La Peyronie d'un malade qui, à la suite d'un violent coup sur la tête, souffrait d'un abcès qui comprimait son cerveau, et chez lequel le chirurgien pouvait provoquer à volonté coma ou conscience en pompant le liquide qui s'épanchait dans son crâne (I, 647). Puis c'est Mlle de Lespinasse qui raconte comment son moi se rétracte parfois pendant le sommeil - « j'existe comme en un point » - mais aussi s'étend jusqu'à devenir « immense » (I, 648). Et Bordeu d'abonder en citant l'exemple d'une femme « en qui le phénomène s'exécutait en sens contraire [...] au point de se sentir aussi menue qu'une aiguille » mais qui après « une heure, deux heures [...] revenait successivement à son volume naturel » (I, 649). Un peu plus loin, ce sont d'Alembert [17] et de nouveau Mlle de Lespinasse [18] qui allèguent des cas spectaculaires d'interruption et de mutation profonde du moi. Si un choc psychologique important s'est produit, si une part significative de l'organisme disparaît ou est modifiée d'un coup, ou encore, pour des raisons que l'on ne connaît pas, si la mémoire vient à être effacée, la vie n'est pas nécessairement en péril, mais le moi peut être suffisamment affecté pour s'interrompre quelque temps ou devenir autre qu'il n'était. Vers la fin du dialogue, Bordeu introduit dans la réflexion le thème classique de la succession de la veille et du sommeil qui rend « l'origine du réseau [...] alternativement active et passive » [19].

Les commentateurs rapportent cet intérêt pour l'inconstance du moi à une tradition littéraire et philosophique remontant au moins à Montaigne, et qui continuera jusqu'au XXe siècle, une tradition attachée à montrer, contre la théologie mais aussi contre les nouvelles philosophies du sujet, la « diversité des humeurs », la « variabilité des

jugements » ou, comme plus tard le fera Proust, les « intermittences du coeur ». La remarque n'est pas sans fondement mais cette communauté de préoccupation ne doit pas cacher en quoi Diderot dépasse ici encore l'héraclitéisme banal et retrouve ce qui était peut-être au coeur de la pensée d'Héraclite et plus probablement encore de Démocrite : le *rhuthmos*.

Alors même qu'il multiplie les remarques anti-substantialistes, Diderot tente de penser aussi l'unité fluide du moi. Dans la fin du dialogue, Bordeu et Mlle de Lespinasse, délaissant les cas concernant des intrusions spectaculaires venues de l'extérieur, se concentrent à nouveau sur sa base physiologique et son fonctionnement interne. Lorsque le cerveau domine, affirment-ils de concert, la raison l'emporte ; lorsque ce sont les autres parties du corps, ce sont les passions voire la folie qui s'imposent [20]. Tout système vivant est dominé par son pôle central mais celui-ci reste toujours en lutte avec ses périphéries organiques, qui parfois peuvent se mettre à commander.

De cela, on peut bien sûr conclure que le moi n'est pas l'agent, d'origine divine ou auto-constitué, d'une vie rationnelle stable mais le résultat, sans cesse changeant, d'un conflit, qui ne s'éteint qu'avec la mort, entre les différentes parties du système nerveux. Mais cette conclusion, bien que juste, reste encore incomplète, car ces écarts n'apparaissent tels que par rapport à un fonctionnement physiologique sinon normal du moins habituel. Les « brins du faisceau », dans leur « état naturel ou tranquille », possèdent en effet une certaine « tension », un certain « ton » ou une « énergie habituelle », qui les caractérisent de manière relativement permanente [21]. Cette « énergie habituelle » peut être déterminée par la nature même de l'individu, par le « rapport originel » de « l'origine du faisceau à ses ramifications », mais il peut aussi avoir été contracté - et bien sûr l'un n'exclut pas l'autre - « d'éducation » ou « d'habitude » [22].

Par ailleurs, il est possible de classer ces différents fonctionnements. Bordeu, inversant la logique individualisante du médecin en une logique typologisante plus proche de celle du naturaliste, introduit ainsi l'idée que ces caractères pourraient être regroupés en un certain nombre relativement réduit de types psychiques, c'est-à-dire un certain nombre de formes communes de fluement du moi, qui seraient déterminées par les différents types de rapports entre centre et périphéries : lorsque le centre l'emporte sur la périphérie, on a « les poètes, les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous » ; lorsqu'au contraire les périphéries l'emportent sur le centre, on a « les brutes, les bêtes féroces » ; lorsque le système manque d'énergie, on a « les imbéciles » ; enfin, lorsque le système nerveux est bien équilibré et ordonné, on a « les bons penseurs, les philosophes, les sages » [23].

Diderot reprend ainsi, on le voit, à propos du moi, les idées déjà esquissées lors de la discussion concernant les êtres vivants mais il leur donne une nouvelle ampleur. Comme la précédente, cette seconde dispute donne à l'objet examiné une assise purement *matérielle et physiologique*, qui ne fait entrer en ligne de compte aucune essence, aucune forme éternelle, aucune substance immatérielle. Comme précédemment, Diderot remplace ces divers principes d'individuation par un quatuor conceptuel associant *fonctionnement global, mémoire, harmonisation moléculaire et tendance*.

Mais l'examen des vicissitudes du système innervant le corps lui permet de préciser ce dernier concept - et par ricochet, les trois premiers. Cet examen montre, en effet, que le moi peut certes disparaître momentanément - dans la perte de conscience, l'amnésie ou le sommeil - mais que, tant que l'individu est en vie, *il réapparaît toujours* du fait de l'existence d'un « *esprit de corps* » des masses moléculaires déjà assemblées ; ensuite, que son état, qui il est vrai peut varier grandement - notamment du fait des relations d'alliance ou d'opposition à l'environnement - résulte d'une « tension » interne, d'« une énergie habituelle », qui est *propre à chaque organisme* et est déterminée par le *rapport ordinaire entre centre et périphéries* ; enfin, que ce « propre », s'il est déterminé, suivant des parts variables, par la constitution « originelle » de cet organisme, par les habitudes contractées et par l'éducation, n'en est pas moins susceptible d'être classé dans *une typologie générale*.

Le moi apparaît donc comme une réalité fluente mais cela ne signifie pas qu'il n'ait aucune consistance, aucun caractère propre et que son devenir soit totalement chaotique. Au contraire, chaque moi constitue un *rhuthmos*, une manière à la fois de fluer et de se tenir, de se défaire et de conserver une certaine continuité, qui, grâce à *l'esprit de corps des molécules*, au rapport ordinaire entre centre et périphéries du système nerveux, au fonctionnement général du corps, à la mémoire, plus généralement aux *tendances globales* de l'animal, perdure, sans être jamais fixe, en dépit des fluctuations incessantes produites par les interventions de l'environnement extérieur, les intermittences de la mémoire et même certaines transformations internes réversibles. Par ailleurs, le fait que cette manière soit propre à un corps vivant unique, qu'elle soit sensible aux circonstances et qu'elle puisse être transformée par l'habitude ou par l'éducation n'empêche pas de lui appliquer le regard généralisateur et typologique propre à la science ; en se fondant sur l'analyse du système nerveux, on peut dresser une table de ses différents types de fonctionnement possibles et y inscrire chacun des cas particuliers. En un mot, il est possible non seulement d'identifier les divers *rhuthmoi* du moi mais de les classer dans un tableau rythmologique général.

La suite [ici](#)...

[1] Colas Duflo a, sur ce sujet, ouvert le chemin dans un article où il pose la question suivante : « Comment le sujet parvient-il néanmoins à une forme d'unité, s'il n'est pas unifié par une âme spirituelle ? » C. Duflo, « Le moi-multiple. Fondements physiologiques, conséquences anthropologiques », *Archives de philosophie*, 2008, p. 95-110.

[2] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 634) : « BORDEU. - [...] Mais pourrais-je vous demander celles [les questions] que vous trouvez si claires que l'examen vous en paraît superflu ? MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Celle de mon unité, celle de mon moi, par exemple. Pardi, il me semble qu'il ne faut pas tant verbiager pour savoir que je suis moi, que j'ai toujours été moi, et que je ne serai jamais une autre. »

[3] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 634) : « BORDEU. - Sans doute le fait est clair, mais la raison du fait ne l'est aucunement, surtout dans l'hypothèse de ceux qui n'admettent qu'une substance et qui expliquent la formation de l'homme ou de l'animal en général par l'apposition successive de plusieurs molécules sensibles. Chaque molécule sensible avait son moi avant l'application ; mais comment l'a-t-elle perdu, et comment de toutes ces pertes en est-il résulté la conscience d'un tout ? »

[4] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 634) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Il me semble que le contact seul suffit. Voici une expérience que j'ai faite cent fois [...] Lorsque je pose ma main sur ma cuisse, je sens bien d'abord que ma main n'est pas ma cuisse, mais quelque temps après, lorsque la chaleur est égale dans l'une et l'autre, je ne les distingue plus ; les limites des deux parties se confondent et elles n'en font plus qu'une. »

[5] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 635) : « BORDEU. - Oui, jusqu'à ce qu'on vous pique l'une ou l'autre ; alors la distinction renaît. Il y a donc en vous quelque chose qui n'ignore pas si c'est votre main ou votre cuisse qu'on a piquée, et ce quelque chose-là, ce n'est pas votre pied, ce n'est même pas votre main piquée ; c'est elle qui souffre, mais c'est autre chose qui le sait et ne souffre pas. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Mais je crois que c'est ma tête. »

[6] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 646) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Chaque fil du réseau sensible peut être blessé ou chatouillé sur toute sa longueur. Le plaisir ou la douleur est là ou là, dans un endroit ou dans un autre de quelqu'une des longues pattes de mon araignée, car j'en reviens toujours à mon araignée ; que c'est l'araignée qui est à l'origine commune de toutes les pattes, et qui rapporte à tel ou tel endroit la douleur ou le plaisir sans l'éprouver. »

[7] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 646) : « BORDEU. - Que c'est le rapport constant, invariable de toutes les impressions à cette origine commune qui constitue l'unité de l'animal. »

[8] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 654) : « BORDEU. - Sous le despotisme, fort bien dit. L'origine du faisceau commande et tout le reste obéit. L'animal est maître de soi, *mentis compos*. »

[9] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 646) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Que c'est la mémoire de toutes ces impressions successives qui fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi. » Un peu plus loin, Bordeu développe cette idée. La continuité du soi dépend de celle des sensations (I, 659) : « BORDEU. - C'est qu'elle [la conscience] ne peut être que dans un endroit, au centre commun de toutes les sensations, là où est la mémoire, là où se font les comparaisons. Chaque brin n'est susceptible que d'un certain nombre déterminé d'impressions, de sensations successives, isolées, sans mémoire. L'origine est susceptible de toutes, elle en est le registre, elle en garde la mémoire ou une sensation continue, et l'animal est entraîné dès sa formation première à s'y rapporter soi, à s'y fixer tout entier, à y exister. »

Diderot reprendra et développera ce point dans les *Éléments de physiologie* (vers 1780) (I, 1290) : « La mémoire constitue le soi. La conscience du soi et la conscience de son existence sont différentes. Des sensations continues sans mémoire donneraient la conscience interrompue de son existence : elles ne produiraient nulle conscience de soi. Sans la mémoire à chaque sensation l'être sensible passerait du sommeil au réveil, et du réveil au sommeil. A peine aurait-il le temps de s'avouer qu'il existe. Il n'éprouverait qu'une surprise momentanée, à chaque sensation il sortirait du néant, et il y retomberait. Mais il y a des habitudes, des mouvements qui s'enchaînent par des actes réitérés, ou des sensations réitérées dans les organes sensibles et vivants. »

[10] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 646-647) : « BORDEU. - Et que c'est la mémoire et la comparaison qui s'ensuivent nécessairement de toutes ces impressions qui font la pensée et le raisonnement. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Et cette comparaison se fait où ? BORDEU. - À l'origine du réseau. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Et ce réseau ? BORDEU. - N'a à son origine aucun sens qui lui soit propre : ne voit point, n'entend point, ne souffre point. Il est produit, nourri ; il émane d'une substance molle, insensible, inerte, qui lui sert d'oreiller, et sur laquelle il siège, écoute, juge et prononce. »

[11] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 652) : « D'ALEMBERT. - Docteur, encore un mot, et je vous envoie à votre patient. À travers toutes les vicissitudes que je subis dans le cours de ma durée, n'ayant peut-être pas à présent une des molécules que j'apportai en naissant, comment suis-je resté moi pour les autres et pour moi ? »

[12] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 652) : « BORDEU. - Que c'était par la mémoire qu'il était lui pour les autres et pour lui ; et j'ajouterais par la lenteur des vicissitudes. »

[13] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 652) : « Si vous eussiez passé en un clin d'oeil de la jeunesse à la décrépitude, vous auriez été jeté dans ce monde comme au premier moment de votre naissance ; vous n'auriez plus été vous ni pour les autres ni pour vous, pour les autres qui n'auraient point été eux pour vous. Tous les rapports auraient été anéantis, toute l'histoire de votre vie pour moi, toute l'histoire de la mienne pour vous, brouillée. [...] Songez qu'il y eut moins de différence encore entre vous naissant et vous jeune, qu'il n'y en aurait eu entre vous jeune et vous devenu subitement décrépité. Songez que, quoi que votre naissance ait été liée à votre jeunesse par une suite de sensations ininterrompues, les trois premières années de votre naissance n'ont jamais été de l'histoire de votre vie. »

[14] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 653) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Dans la grappe d'abeilles, il n'y en aurait pas une qui eût eu le temps de prendre l'esprit de corps. »

[15] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 653) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Je dis que l'esprit monastique se conserve parce que le monastère se refait peu à peu, et quand il entre un moine nouveau, il en trouve une centaine de vieux qui l'entraînent à penser et à sentir comme eux. Une abeille s'en va, il en succède dans la grappe une autre qui se met bientôt au courant. »

[16] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 647) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Il ne souffre point ? BORDEU. - Non : l'impression la plus légère suspend son audience, et l'animal tombe dans l'état de mort. Faites cesser l'impression, il revient à ses fonctions, et l'animal renaît. »

[17] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 654) : « D'ALEMBERT. - Ma foi, vous avez raison. Le bon sens lui [un pédant qui avait perdu la face devant son public] était resté, mais il avait tout oublié. On lui rapprit à parler et à lire, et il mourut lorsqu'il commençait à épeler très passablement. Cet homme n'était point inepte, on lui accordait même quelque éloquence. »

[18] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 654) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Quoi qu'il en soit, savez-vous quelle fut la suite de cet accident [l'homme était tombé sur la tête] ? la même qu'à votre pédant : il oublia tout ce qu'il savait, il fut restitué à son bas âge, il eut une seconde enfance et qui dura. [...] On lui apprit à lire et à écrire ; mais j'oubliais de vous dire qu'il fallut lui rapprendre à marcher. Il redevint homme et habile homme, et il a laissé un ouvrage d'histoire naturelle. »

[19] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 663) : « BORDEU. - Dans la veille le réseau obéit aux impressions de l'objet extérieur. Dans le sommeil, c'est de l'exercice propre de sa sensibilité qu'émane tout ce qui se passe en lui [...] L'origine du réseau y est alternativement active et passive d'une infinité de manières : de là son désordre. »

[20] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 654-655) : « BORDEU. - [...] Dérangez l'origine du faisceau, vous changez l'animal ; il semble qu'il soit là tout entier, tantôt dominant les ramifications, tantôt dominé par elles. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Et l'animal est sous le despotisme ou sous l'anarchie. BORDEU. - Sous le despotisme, fort bien dit. L'origine du faisceau commande et tout le reste obéit. L'animal est maître de soi, *mentis compos*. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Sous l'anarchie, où tous les filets du réseau sont soulevés contre leur chef et où il n'y a plus d'autorité suprême. BORDEU. - À merveille. Dans les grands accès de passion, dans le délire, dans les périls imminents, si le maître porte toutes les forces de ses sujets vers un point, l'animal le plus faible montre une force incroyable. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Dans les vapeurs, sorte d'anarchie qui nous est si particulière. BORDEU. - C'est l'image d'une administration faible, où chacun tire à soi l'autorité du maître. »

[21] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 649) : « BORDEU. - Dans leur état naturel ou tranquille, les brins du faisceau ont une certaine tension, un ton, une énergie habituelle qui circonscrit l'étendue réelle ou imaginaire du corps. Je dis réelle ou imaginaire, car cette tension, ce ton, cette énergie étant variables, notre corps n'est pas toujours d'un même volume. »

[22] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 656) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - J'entends. On est ferme, si d'éducation, d'habitude ou d'organisation, l'origine du faisceau domine les filets ; faible, au contraire, s'il en est dominé. » Plus loin : *Le Rêve de d'Alembert* (I, 659) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Et ces phénomènes généraux sont ? BORDEU. - La raison, le jugement, l'imagination, la folie, l'imbécillité, la férocité, l'instinct. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - J'entends. Toutes ces qualités ne sont que des conséquences du rapport originel ou contracté par l'habitude de l'origine du faisceau à ses ramifications. »

[23] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 659) : « BORDEU. - A merveille. Le principe ou le tronc est-il trop vigoureux relativement aux branches ? De là les poètes, les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous. Trop faibles ? De là, ce que nous appelons les brutes, les bêtes féroces. Le système entier lâche, mou, sans énergie ? De là les imbéciles. Le système entier énergétique, bien d'accord, bien ordonné ? De là les bons penseurs, les philosophes, les sages. »